

Chapitre 1

Il est choucard notre nouveau et jeune président, avec ses dents du bonheur et son sourire carnassier. Il descend l'avenue des Champs-Élysées tel Jules César passant ses troupes en revue. Il ne lui manque que la couronne de laurier autour de son auguste crâne de jeune mâle pour parfaire sa prestance. Son grand front intelligent repousse inexorablement la lisière de ses cheveux. C'est décidé : dans moins de quelques années, il sera dégarni du bulbe !

À ses côtés le grand manitou de l'État-Major semble avoir avalé une bouteille de décoction hautement pimentée parce qu'on lui a appris la veille que son budget serait amputé de quelques millions d'euros. Ça le travaille au corps le gradé. Il a les intestins en digue-digue et l'estomac noué. Entre constipation et diarrhée, il n'a pas encore fait son choix.

Sous le soleil du 14 juillet, notre avenue nationale est plus belle que jamais. Drapeaux tricolores par centaines, platanes feuillus, guirlandes et mirlitons... Le bon peuple se presse derrière les barrières pour applaudir les pioupioups. Il y a là des familles nombreuses, des touristes en goguette, des amoureux qui s'en foutent, des professionnels de l'escabeau qui veulent tout filmer avec leur téléphone.

Une bourrade m'enfonce les côtes :

— Pas la peine de rêver, Fafouine, ce mignon-là, c'est pas pour ton lit.

Justine Laberlue possède un art consommé pour me ramener les pieds sur terre.

— Et puis ne te fais pas non plus des idées sur sa femme. Si toi tu marches à la voile et à la vapeur, elle avance en ligne droite. Pas de déviation. Quand on a un joli Jules Président de la République, on ne cherche pas à lui faire des entourloupes avec des petites greluches, aussi mignonnes soient-elles. Les vacances à Lesbos, c'est pas pour notre *First Lady*, tu me suis ?

On dit que les femmes sont attirées par le pouvoir. Moi, c'est juste la matière humaine qui m'intéresse. Notez bien que mettre un Président à mon tableau de chasse, ça m'amuserait. Mais nous ne sommes pas là pour rigoler ni pour penser à la gaudriole. Y a de la mission dans l'air.

— T'es prête ? demandé-je à Laberlue qui est bardée d'appareils photo.

— Le doigt sur la détente du Canon...

Faut vous dire que nous sommes coincées à l'intérieur d'un Véhicule de l'Avant Blindé (VAB pour les traîneurs de sabre professionnels) qui roule derrière le convoi princier. J'avoue que ce n'est pas très confortable pour les deux civiles que nous sommes. Particulièrement pour le quintal de Justine qui a eu du mal à coincer ses gambilles et dont les genoux atteignent la banquette d'en face. En revanche, notre point de vue est unique. Par le hublot, nous pouvons tout voir sans être vues.

Le conducteur est un beau tourlourou taillé dans une armoire normande, rasé du crâne comme du menton et sa mâchoire en forme de godet à pelleuse mécanique semble avoir été fondue dans un acier bien trempé. Lorsque Justine est montée dans cette ferraille à roulettes, j'ai senti qu'il y avait de l'élec-

tricité dans l'air. Il l'a reluquée avec un air de gourmandise et des éclats d'obus dans le regard. Elle a joué les mijaurées, a tripoté un peu ses boucles d'oreilles en forme de tête de mort et a essuyé ses mains moites sur son T-shirt d'Iron Maiden sous lequel son opulente poitrine a du mal à respirer. À côté de Justine, j'ai l'air d'une petite dinde de Parisienne dans mon tailleur strict et chaussée d'escarpins à semelles rouges qui ont fait le succès d'un astucieux chausseur sachant chausser.

— Mais pourquoi tu t'es habillée comme une poule ? me redemande Laberlue.

— Je te l'ai dit vingt fois. Le Président va nous recevoir entre deux cérémonies officielles tout à l'heure. Je n'allais tout de même pas me présenter devant lui en tablier de concierge avec un balai de toilettes à la main !

— Moi je m'en fous. Je ne vais pas faire des salamalecs vestimentaires pour épater la galerie. Je suis comme je suis. On me prend ou on me laisse.

Je lève les yeux au ciel en soupirant, mais je ne vois que de la tôle blindée émaillée de quelques points de rouille et des poignées pour s'accrocher en cas de secousse intempestive. Car, de temps en temps, ça cahote. La veille au soir, lors des répétitions nocturnes, les chars Leclerc ont défoncé joyeusement les pavés de la plus belle avenue du monde. Et les canassons de la Garde républicaine se sont empressés de la nettoyer au crottin. Bref ça glisse et ça secoue.

— On s'approche de la tribune présidentielle ! lance notre *driver*.

Ça va être à nous de jouer. Notre mission ? Repérer discrètement et tirer le portrait d'un sbire Boukistanais de passage à Paris qui ne met jamais le pied dehors, mais qui, à l'occasion d'une invitation officielle, sera présent auprès de l'ambassadeur du petit émirat. Ce garçon, qui répond au

doux patronyme d'Abou Dener intéresse au plus haut point le contre-espionnage gaulois. Il cumule les rôles : général de l'armée boukistanaise, diplomate et, accessoirement, chef des services spéciaux. France, notre patronne du Neuvième Bureau, a fait appel aux talents de photographe de Justine pour le flasher discrètement, car il n'existe que très peu (et de très mauvais) clichés du susdit personnage.

Toutefois, je me pose des questions. Les agents secrets et autres barbouzes professionnels sont légion dans la capitale. Nous ne sommes que des novices dans le métier et je ne cesse de rappeler que notre cœur d'activité est et reste le journalisme de province. Une couverture idéale pour les quelques missions que la République veut bien nous confier. Comme elle est bonne fille, elle nous paye grassement. Bien mieux que les rédactions des journaux pour lesquels nous pondons des reportages. Ce qui alimente les caisses de l'agence Cyrano, la SARL (société à responsabilités libertaires [et parfois libertines]) que nous avons créée avec mes collègues Justine Laberlue et Kévin Mangin. Pourquoi nous avoir recrutées spécialement pour ce petit boulot de sycophante d'opérette ? « *On vous expliquera* », m'a répondu France lorsque je lui ai posé la question. « *L'important est que vous puissiez connaître Abou Dener avant que lui ne vous connaisse...* » Plus énigmatique, tu meurs. Notre supérieure hiérarchique n'a pas voulu en lâcher plus.

- Regarde ! m'intime Justine. Le Président va serrer la paluche du cow-boy « *number one* » !

De fait, notre monarque national a quitté son véhicule et s'approche de la tribune finement drapée aux couleurs de notre étendard patriotique. Nous sommes stationnées quelques mètres derrière, un peu sur le côté gauche de la place de la Concorde, là même où fut raccourci Louis-le-seizième. Un

moment d'Histoire dont il n'y a pas de quoi être fière. Car bien que républicaine pur jus et pas royaliste pour deux ronds, je reste fondamentalement opposée à la peine capitale. Et lorsque je me paye la tête de mes semblables, c'est uniquement pour rire.

Cette année, l'invité d'honneur est le représentant suprême des États-Unis. Un pur guignol élu en dépit du bon sens. Mais c'est le problème des mangeurs de burgers, pas le nôtre. Encore que. La moindre décision de cette ganache narcissique bouffie d'orgueil peut impacter la terre entière. Ainsi a-t-il décidé, contre toute attente, de relancer l'exploitation du charbon et de rejeter tout effort en vue de ralentir le réchauffement climatique qui commence sérieusement à nous courir sur le haricot. Pour lui, le seul danger est que les poches de ses amis pétroliers et autres magnats du système militaro-industriel ne se remplissent pas assez vite. Il est flanqué d'une cohorte de « *Men in Black* » prêts à défourailler au moindre incident. Véritable marionnette de cour d'école, le Président Ricain est affublé d'une coiffure en forme de tarte au citron qu'il a dû vernir à la colle Scotch, car elle se soulève d'un seul tenant au moindre courant d'air.

— On se fiche de lui, réponds-je (comme le tissu du même nom). C'est par là qu'il faut regarder.

Et je pointe du doigt le troisième rang des invités. Ceux du fond. Il y a là des paroissiens de tous pays et de toutes confessions, venus spécialement admirer la rutilance de l'armée française, à pied, à cheval et en char à chenilles. Celui qui m'intéresse est l'ambassadeur du Boukistan : Amir Otey. Il est souriant, grassouillet dans sa gandoura aussi immaculée que la conscience du bébé qui va naître. Son keffieh à petits carreaux Vichy ressemble à s'y méprendre à un torchon de cuisine de ma grand-mère. Il arbore un collier de barbe teinté

au brou de noix. Ses deux mains sont bagouzées à l'extrême et ce n'est pas de l'aluminium doré à la bombe pour sapin de Noël. Que de l'or lourd et même du très lourd. Ça sent le pétrodollar à plein nez. Les hydrocarbures ont fait jaillir des diamants dans les escarcelles de ces quelques familles émiraties qui détiennent le pouvoir au Moyen-Orient.

— C'est lui !

Je pointe du doigt un homme à l'allure sombre qui est placé en retrait. Visage émacié, cheveux de corbeau ondulés et gominés, lunettes teintées, peau mate, pommettes saillantes et joues creuses. Il porte un costume noir qui ne dépareillerait pas à l'enterrement de votre grand-oncle (celui qui racontait des histoires cochonnes en fin de banquet (il y en a au moins un par famille en France)).

Justine arme son appareil, pointe son téléobjectif et mitraille l'impétrant.

— Pas l'air d'être un rigolo, celui-là. Je ne suis même pas sûre qu'on lui tirerait un sourire en lui décapant la plante des pieds à la lampe à souder valseuse.

Notre chauffeur est fasciné par la personnalité de ma collègue et par son langage coloré. En tant que membre de la Grande Muette, il n'ose pas trop l'ouvrir, mais je sens une flamme intérieure qui le consume en la regardant. Un mâle désir qu'il peine à dissimuler. Un vent de phéromones a envahi l'habitacle. Il s'accroche au volant et quelques gouttes de sueur perlent à son front marmoréen. Laberlue fait mine de ne se rendre compte de rien. Tu parles. Je la connais. Ernest, son petit ami officiel, est loin d'ici. Il répare des mécaniques essoufflées dans son garage du Sud-Ouest. Et Justine, la bouillonnante, n'a jamais craché sur un petit extra quand elle est en escapade loin du lit conjugal. À côté de son tempérament

volcanique, le Piton de la Fournaise fait mine de réchaud de camping asthmatique.

— C'est bon, dit-elle. On s'arrache, j'ai ce qu'il faut.

L'autre appuie sur la pédale et nous voilà repartis. Il va maintenant falloir attendre la fin du défilé et les interminables serrages de pinces pour notre tête-à-tête avec le Président.

— On a deux bonnes heures à perdre. France passera nous prendre vers treize heures.

Notre conducteur accélère et va rejoindre son point de stationnement en remontant l'avenue Gabriel, puis Franklin Roosevelt et la rue de Courcelles pour enfin atteindre l'avenue Hoche où est stationné son régiment. Je commence à crever de chaud dans cette boîte de conserve dont la clim est en panne.

— Si on allait boire un rafraîchissement ? proposé-je.

— Vas-y, Fafouine. Je te rejoindrai. Faut que je fasse le tri dans mes clichés.

Je suis moite et collante quand je sors du VAB. Ma jupe est un peu froissée. Dehors, c'est le soleil des grands jours. J'aperçois la devanture d'une sympathique brasserie parisienne. Je m'y engouffre avec délice et je file aux toilettes me refaire une beauté. J'ai coupé mes cheveux à la garçonne. Ils sont toujours du blond naturel que la nature a bien voulu m'accorder. Je n'utilise pas de fond de teint, car je suis adepte des peaux qui respirent. Mais aujourd'hui, j'avoue avoir eu recours au mascara pour allonger un chouïa mes pointes de cil. Je ne suis pas une habituée du maquillage. Lorsque je bats des paupières, j'ai l'impression de m'éventer le pif et les joues... Mais bon. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre le magistrat suprême. Et j'avoue qu'il est plutôt mignon, même si je suis aussi sensible au charme de son épouse. On ne se refait pas.

Je m'installe en terrasse et je commande un Perrier ronde histoire d'humecter la compresse desséchée qui tapisse le fond de ma glotte. Quelle idée d'avoir mis un chemisier en soie et pas de soutien-gorge. Je suis obligée de cadenasser ma veste de tailleur pour ne pas avoir l'air de participer à un concours de t-shirt mouillé. Le serveur est avenant, mais renouche un peu trop ouvertement mon décolleté. Son regard est aimanté. Il en rate le bord de la table, le verre se renverse et me voilà douchée à l'eau gazeuse ! Je suis furieuse. Il se confond en excuses :

— Je vais vous arranger ça !

Et de se jeter sur moi avec son torchon sale pour éponger mes vêtements. Je proteste :

— Laissez, je vais le faire !

Mais il insiste et je sens que ça tourne au tripotage. Ses mains rougies par des années de manipulation de tire-bouchon vont et viennent sur mon chemisier. Sous prétexte de m'essuyer, l'affreux abuse de la situation. Insupportable. J'explose :

— Assez ! Pas touche !

Je le repousse d'un violent coup de coude qui le surprend et le déstabilise. Il s'affaisse lourdement sur le trottoir, là où le petit chien d'une mémère de passage vient de larguer cette matière innommable et odoriférante produite par son transit intestinal. Le plateau resté en équilibre sur le coin du marbre lui tombe sur la tête. La tranche de citron qui a volé vient couronner le haut de son crâne où trois filets de cheveux poisseux s'étirent d'une oreille à l'autre. La vigueur de mon geste l'a surpris. Il ne faut pas se fier à mes allures de faible femme. J'ai tout de même suivi quelques stages d'entraînement commando. Et j'ai au moins appris une chose : l'énergie ne vient pas du muscle, mais du cerveau. C'est la volonté qui fait avancer le

bras plus ou moins vite et plus ou moins fort.

- Ben vous, alors ! dit le barman fraîchement intronisé dans la confrérie des porteurs de rondelles d'agrumes.

— Ça va comme ça, dis-je. Ça séchera au soleil. Apportez-moi plutôt un autre verre. J'ai la menteuse plus sèche qu'un bout d'amadou...

Il se relève, vexé, et s'époussette :

— En plus vous parlez l'argot, dit-il. C'est surprenant dans la bouche d'une jeune fille bien mise comme vous.

— Mon père m'a éduquée à la sauce « *Tontons flingueurs* ». C'est étonnant, je le concède. Mais les fleurs de fumier font les jardins les plus beaux. Filez, jeune homme...

— Mince, quelle fille, grommelle-t-il en reprenant la direction du bar.

Je mesure l'étendue des dégâts. Me voilà toute froissée. Je ne peux pas me présenter comme ça devant l'auguste magistrat le plus haut perché de la nation. J'avale le second verre que le loufiat daigne me porter. Je lui largue quelques euros et je retourne au VAB. Il est garé le long de l'avenue, derrière des barrières où sont alignés les autres véhicules militaires de sa section. Mais à cet endroit précis, un attroupement de badauds s'est formé. Mon imaginaire survitaminé ne faisant qu'un tour, je me prends à craindre le pire : le cataclysme, le désastre, la calamité, la débâcle. Car qui ne connaît pas Justine Laberlue ne peut savoir que rien ne l'arrête. Préoccupée par le besoin de me désaltérer j'ai négligé le fait d'abandonner ma collègue seule dans ce four métallique en compagnie d'un troufion en chaleur.

Et voilà le résultat : le blindé est agité de terribles secousses, résultat d'un phénomène sismique inexplicable qui intrigue les passants. Je suis la seule à pronostiquer la cause de cette turbulence fébrile. J'interviens :

— Ne restez pas là, messieurs dames ! C'est peut-être un attentat ! Ça peut exploser à tout moment...

Aussitôt les gens se mettent à courir dans tous les sens en poussant des cris. C'est la panique, l'affolement, l'effroi, le sauve-qui-peut ! D'autant que la porte arrière s'ouvre brutalement dans un fracas de tôle qui fait hurler de peur une vieille dame. Son dentier saute en l'air et termine sa course dans le caniveau où il roule et finit par disparaître dans une bouche d'égout. (D'une bouche à l'autre, le voilà à nouveau casé).

Et ce qui a provoqué cette ouverture intempestive, c'est le fessier de Justine. Énorme ! Gargantuesque ! Colossal ! Faramineux ! Démesuré et... titanesque ! Il est le roi du monde ce croupion qui se démène et se trémousse avec une ardeur sans pareille. Et sous lui apparaissent les deux cuisses blanches et musclées de l'artilleur des grands soirs !

— Vas-y, mon légionnaire ! hurle Laberlue. Fais-moi chauffer ton missile de croisière ! Torpille-moi la caverne à plaisir ! Ah oui, oui ! Je sens que ça vient ! Mon obusier d'amour ! Hardi mon grenadier ! Mon soudard ! Mon mamelouk !

Petit à petit, les spectateurs reviennent. Ils devinent que le spectacle a fait place au danger. La curiosité est plus forte que la peur. Que se passe-t-il ? Que sont ces cris ? Ces hululements ? Ces invectives ? Ces râles ? Ces gémissements rageurs (que seul un oxymore peut exprimer) ? Ne serait-ce point-là l'expression ultime d'un accouplement hors-norme ? D'une union hors nature ? D'un coït improbable entre une femelle gorille échappée du zoo et le roi Kong débarqué de son île ? On veut savoir. On se presse à nouveau. On s'agglutine. Où prend-on son ticket ? Quel est le prix de la place ? Est-ce pour une séance unique ? Va-t-on la rejouer avant les vèpres ?

Que d'interrogations et d'empressements enfiévrés. Je ne sais plus quoi faire, car stopper Justine Laberlue en approche

de l'orgasme c'est comme vouloir bloquer un train en pleine vitesse avec une tapette à mouches. Je tente désespérément de faire reculer la foule, mais c'est en vain. On était venu pour voir le défilé, on assiste à « *Tempête sur le Bermuda* » et à « *L'escalade de la dune du Pila en chantant* » au même programme. Ça s'achève en apothéose. Montserrat Caballe peut aller pointer direct au Pôle Emploi. Elle n'atteindra jamais le contre-tut que Justine vient de pousser et dont la fréquence dans les aigus dépasse largement les 500 Hz ! Cette expression sonore de la jouissance explose les verres de la terrasse voisine. Aux fenêtres de l'avenue, les vitres tremblent. Ce hurlement de plaisir a dû s'entendre jusque sur la Canebière. Et déjà les sirènes des cars de CRS entament un contre-chant dans le bas de l'avenue. La confusion est totale.

Mais voilà que Justine s'extrait totalement du blindé. Dépenaillée, ébouriffée, les fesses à l'air, sans aucune pudeur. Elle s'étonne de voir cet attroupement, mais ne perd pas son assurance pour autant.

— Ben quoi ? On peut plus satisfaire discrètement un besoin naturel ? C'est gentil de venir me zyeuter pour s'instruire. Mais maintenant il faut circuler ! C'est pas le Grand Guignol ici ! Je fais relâche et j'ai b'soin d'un peu d'intimité. Ah, t'es là Fafouine ?

— Je te rappelle que dans moins d'une heure, nous sommes à l'Élysée !

— Justement, faut que je m'refasse belle. J'ai perdu une boucle d'oreille.

Un petit bonhomme tout malingre s'approche d'elle en tremblant, tenant entre deux doigts une tête de mort en acier inoxydable incrustée de deux billes en plastique rouge à la place des yeux :

— Ça serait-y pas celle-là ? Elle est tombée pendant que... euh... pendant que... euh...

Elle lui arrache des mains :

— Donne-moi ça !

Il fait un bond en arrière en se protégeant la tête des deux bras.

— Je dois faire réparer le fermoir. À la moindre petite secousse, il s'ouvre, commente-t-elle en se repiçant le lobe.

Sur ces entrefaites, les superflics débarquent. En quelques secondes, nous sommes cernées d'encagoulés portant mitraillette qui nous mettent en joue. Et ils ne plaisantent pas. Je lève les mains. La foule a filé. Un gradé s'approche. Justine continue de s'habiller sans se presser et je suis sommée de donner des explications à cette atteinte à l'ordre public et aux bonnes mœurs qui, un jour de 14 juillet, aurait pu dégénérer en fait-divers tragique.

Je m'emmêle les pincesaux lorsqu'une limousine noire vient se garer près de nous. Une vitre teintée se baisse. On appelle le chef des flics. Il y a conciliabule. Puis les portes arrière s'ouvrent et on nous fait signe d'embarquer.

— Mon matériel ! rouspète Justine.

Elle s'apprête à replonger dans le blindé quand notre chauffeur d'un jour se pointe. Il est rouge de confusion, mais a eu le temps de revêtir sa tenue réglementaire et tend ses appareils à Laberlue.

— Merci mon petit arquebusier d'amour...

Il parle d'une voix de fillette qui contraste avec sa carrure de sportif balèze :

— Madame... je... je... vous reverrai ?

C'est qu'il en veut encore, le bidasse.

— Ça m'étonnerait mon lapin. Je suis une femme honnête et déjà en couple !

— Je n'ai jamais vécu une émotion pareille...

— Eh bien, tu pourras la raconter à tes petits-enfants!

Et sans ambages, Justine le plante là et me rejoint sur la banquette de la limousine où France est déjà assise. Elle est furieuse.

— Vous vous rendez compte du scandale évité de justesse?

— Y a pas mort d'homme! plaide Justine.

— On en reparlera plus tard. Pour l'instant le Président nous attend.